

Un journaliste messin du début du vingtième siècle : L'Abbé Charles Ritz, directeur politique du Lorrain

par François ROTH

Peu de temps après mon arrivée à Metz, notre regretté confrère Gabriel Hocquard, ancien maire de Metz, me disait dans une conversation: « À Metz, tout le monde connaissait l'abbé Ritz! » C'était en 1959. Aujourd'hui, qui encore connaît le nom de Charles Ritz? Sa tombe placée à l'entrée du cimetière de Lorry-Mardigny, village de la vallée de la Seille dont il était originaire, est presque abandonnée. Qui se souvient encore du *Lorrain*? Passant rue des Clercs en 1989, Jean Grosdidier de Matons, auteur du livre *Metz d'un petit garçon*, faisait cette remarque désabusée¹: « Rien, pas une plaque, ne rappelle aujourd'hui que se trouvait là un des foyers importants de la politique messine... » C'était pourtant là que, pendant un quart de siècle, Charles Ritz s'était efforcé d'orienter la presse² et la vie politique messine.

Un jeune Lorrain du pays messin

Charles Ritz était un enfant du terroir lorrain. Il était issu de cette paysannerie de la Seille, à la fois profondément chrétienne et totalement patriote. Il appartenait à cette génération dont les enfants, comme ceux des vigneronns de la côte de Moselle, quittèrent nombreux leur activité ancestrale pour aller travailler en ville.

Charles Ritz naquit en 1880 dans une famille paysanne de Lorry-Mardigny, dix ans après la guerre franco-allemande de 1870/1871 et l'annexion à l'Empire allemand. Ce territoire entre Moselle et Seille, que l'on appelait encore parfois

1 GROS DIDIER DE MATONS (J.), *Metz d'un petit garçon*, Metz, Serpenoise, 1989, p. 177-190.

2 Pour l'environnement général, François Roth *La Lorraine annexée*, 1870-1918, 2^e édit., Metz, 2007. Pour *Le Lorrain* et sa place dans la presse messine et mosellane, François Roth, *Le Temps de Journaux* et la thèse dactylographiée de Jérôme Estrada de Tournel, *Les Quotidiens lorrains d'expression française pendant l'Entre-deux-Guerres (1919-1939)*, Metz, 1994. Jean-Jacques Sitek, *L'Opinion publique messine devant la politique extérieure allemande (octobre 1923- janvier 1933)*, thèse université de Metz, 1982, 1076 p.

Un journaliste messin du début du vingtième siècle

« L'Isle », a été sillonné pendant des années par le docteur Raphaël de Westphalen³ dans son cabriolet de médecin rural ; de sa fréquentation des paysans, il a tiré un livre remarquable, que l'on a récemment réédité. Les habitudes sociales et culturelles des habitants n'avaient pas encore été touchées par la germanisation ; dans ce village lorrain traditionnel de langue française, Charles Ritz vécut sa première enfance et grandit. Lors d'un cycle de trois conférences données devant les « Amis du pays messin »⁴ à l'hôtel de ville de Metz en 1935, l'abbé évoqua sa jeunesse et la vie du village. Relevons quelques titres significatifs : « Une ferme du pays messin », « Mon village du pays messin », « Un homme et une femme de chez nous ». Son père, qui était paysan et vigneron, avait fait la guerre de 70. Le jeune Charles alla à l'école du village et il se souvenait de la salle d'asile tenue par une sœur de Peltre dont le nom de religion était Joachim et des passages d'un inspecteur prussien à la barbe et à la moustache rousse. Toute sa vie, Charles Ritz resta attaché à son terroir, à ses coutumes, à son parler, à ses mirabelles, à son vin gris. Il avait la nostalgie de la fabuleuse récolte de l'année 1893, qui donna un vin superbe, l'une des dernières grandes récoltes avec celle de 1904, du vignoble du pays messin.

La formation ecclésiastique : Metz et Paris

Le jeune Charles voulait devenir prêtre. Son curé l'envoya au petit-séminaire de Montigny-lès-Metz où il fut sept ans pensionnaire puis il poursuivit sa formation ecclésiastique au grand-séminaire de la rue d'Asfeld où il fut remarqué par ses supérieurs qui l'envoyèrent à Saint-Sulpice de Paris alors que d'autres de ses collègues allaient à Rome ou en Allemagne. Il resta trois ans à Paris où il se familiarisa avec la France puis rentra à Metz où il fut ordonné prêtre en 1905 par M^{sr} Benzler. Son premier poste fut celui de vicaire dans la cité industrielle Moyeuve-Grande, l'un des pôles de la société de Wendel où il resta trois ans. Il fut vite repéré par le chanoine Henri Collin⁵, qui en fit son collaborateur au *Lorrain* où il commença à écrire sous le pseudonyme d'Auguste Lejeune. Rapidement, en 1908, Charles Ritz fut nommé à Metz sous-directeur de l'Œuvre des jeunes ouvriers, ministère qui lui permettait d'aller chaque jour rue des Clercs. Sa vocation ne serait pas d'être curé de paroisse ; il entra dans cette catégorie, si particulière et aujourd'hui totalement disparue, des prêtres journalistes.

3 WESTPHALEN (D^r R. de), *Petit dictionnaire des traditions populaires messines*, Metz, 1934, XV-863 p. Westphalen, D^r Raphaël de, *Chansons populaires en Lorraine*, Metz, Even, 1977, 2v. La notice de Henri Tribout de Morembert, *R. de Westphalen*, Archives départementales de la Moselle, BH 9167. Jung (François), *Raphaël de Westphalen* (1873-1941), *Historien des traditions messines* in Pays Lorrain, 2001, p. 93-100.

4 DURAND (P.), *Le visage des nôtres*, Metz, 1953, 182 p.

5 Sur le chanoine Collin, notre article *Le chanoine Henri-Dominique Collin, le mainteneur de l'idée française*, in *Les Lorrains entre la France et l'Allemagne*, 1982. La notice de Charles Ritz, *Un patriote lorrain : le chanoine Collin*, Archives départementales de la Moselle BH 4517. Dans la biographie de Collin publiée par Jean-François Erman, Ritz avait rédigé le chapitre intitulé « le Grand Électeur ».

Les débuts de Charles Ritz au *Lorrain*

En septembre 1909, Charles Ritz fut détaché à la rédaction du *Lorrain*; l'évêque lui confia aussi une nouvelle charge pastorale, celle de l'aumônerie des orphelins de la Providence dont la maison était située boulevard Paixhans et où il établit sa première résidence. Par rapport à son maître Henri Collin, Charles Ritz appartenait à une nouvelle génération car, tout en ayant une formation et une culture françaises, il parlait et écrivait aussi l'allemand. Sa tâche principale était de s'occuper du *Patriote Lorrain*, l'hebdomadaire du *Lorrain*, *journal hebdomadaire populaire et indépendant*. Ce petit journal de quatre pages dont le rédacteur en chef était Nicolas Houpert, s'adressait aux paysans et aux vignerons du pays messin. La plupart des articles de cet hebdomadaire n'étaient pas signés. De temps en temps, on relevait la signature d'H.(enri) C.(ollin) ou encore d'Auguste Lejeune, le pseudonyme de Ritz. Même si l'on parlait avec un respect poli et affecté de l'Empereur, des autorités de l'Empire et de la Terre d'Empire, la tonalité et la langue de cet hebdomadaire étaient françaises. On pouvait y lire cette fameuse rubrique reprise du *Lorrain* et intitulée « nos compatriotes dans l'armée française » et qui exaspérait tant les officiers allemands de la garnison de Metz. Tout ce qui se rapportait à la « médaille de 1870 » et à la commémoration des combats, faisait l'objet d'articles réguliers. Maurice Barrès et Raymond Poincaré étaient très présents. Au même titre que les déplacements de l'empereur Guillaume II, les voyages du président Raymond Poincaré en Grande-Bretagne et en Espagne étaient signalés. On rapportait des anecdotes destinées à valoriser « l'Poincaré »⁶, pour parler comme le Chan. En quittant le ministère des Affaires étrangères à la suite de son élection à la Présidence de la République, Poincaré avait décidé « que ses appointements échus du mois soient versés au petit personnel du Quai, huissiers et garçons de bureau ».

La signature et le nom de Charles Ritz n'apparaissaient jamais et pourtant nous savons qu'il était l'auteur de la chronique la plus appréciée du journal les Coiroïls qui étaient écrits en patois de la Seille. Dans cette chronique, il mettait en scène des personnages populaires – le Chan, le Cis, la Gotton, le Justin, la Babette et quelques autres compères et commères – qui dialoguaient entre eux en se moquant des Allemands qui répétaient sans cesse « *Bei uns* », chez nous, chez nous... C'était un commentaire de l'actualité, décalé et, en apparence, plein de bon sens populaire. Au fil de l'année 1913 furent évoqués l'élection de Raymond Poincaré à la présidence de la République, l'atterrissage imprévu d'un Zeppelin allemand à Lunéville, le vol de la Joconde au musée du Louvre, le procès du Souvenir français, les débats du *Landtag*. Bien entendu, à la fin de l'année 1913, la chronique s'était emparée de l'affaire de Saverne dont le point de départ avait été le comportement d'un jeune lieutenant prussien, qui avait traité de « Wackes », c'est-à-dire de voyous, des recrues alsaciennes et lorraines. L'insulte fut répétée, commentée, mise en perspective !

6 *Le Patriote Lorrain*, 2 février 1913. Un autre article admiratif : *le Noël à l'Élysée*, 28 décembre 1913. Le Cis dit au Chan : « Je m'en va écrire au Poincaré ou au Bethmann de Prusse qu'inc ou l'aut' to permesse comme minisse de le guerre. »

L'épreuve de la Grande Guerre : la captivité en Allemagne

Le 31 juillet 1914, Charles Ritz était arrêté à Metz. 2 à 300 personnes soupçonnées de francophilie, étaient aussi dans ce cas. Après une nuit à la prison militaire du Cambout, il fut transféré le lendemain avec d'autres prisonniers au fort d'Ehrenbreitstein qui domine Coblenze sur la rive droite du Rhin. Il y resta plusieurs mois. Selon Eugène Lambert⁷, chroniqueur du passage des Lorrains dans cette forteresse, l'abbé était un « caractère droit et jovial », d'esprit frondeur et toujours de bonne humeur. » Le 6 février 1915, il était transféré en Silésie. Ce fut durant de séjour qu'il devait nouer avec les prêtres et des laïcs de la région, des relations auxquelles il resta toujours fidèle et qui lui donnèrent l'occasion d'approfondir la situation politique et économique de l'Europe centrale ».

À la fin d'octobre 1918, profitant du relâchement de la surveillance, un Charles Ritz moustachu et barbu, rentra à Metz après quatre ans passés en Allemagne. D'après des témoignages, il se serait mêlé à l'hôtel de ville aux délibérations du conseil d'ouvriers et de soldats et surtout participa activement à la reparation de la presse francophone dont le premier numéro, commun aux trois journaux supprimés en juillet 1914, sortit le 21 novembre 1918. Charles Ritz fut ensuite l'une des chevilles ouvrières de l'Association des anciens prisonniers d'Ehrenbreitstein ; il participait à leurs réunions et à leurs deuils dont *Le Lorrain* rendait longuement et fidèlement compte.

Le directeur politique du Lorrain : le successeur du chanoine Henri Collin

À partir du 1^{er} janvier 1919, Charles Ritz reprit son poste au *Lorrain* aux côtés d'Henri Collin, qui était revenu de Paris où il avait passé la guerre. Il travailla d'abord aux côtés du rédacteur en chef, Nicolas Houpert, qui, comme lui, avait été quatre ans interné en Allemagne. Ritz était très lié au vicaire général Pelt, futur évêque de Metz. Dans ses souvenirs inédits, le chanoine Joseph Benoît rapporte que Ritz se rendait souvent le matin à la sacristie de Saint-Martin pour rencontrer Pelt à la fin de sa messe et prendre discrètement ses consignes

Au début de 1920, Henri Collin fut élu sénateur de la Moselle. Comme ce mandat l'obligeait à se rendre régulièrement à Paris, il fut dans l'impossibilité d'accorder à la rédaction du *Lorrain* une attention quotidienne. Charles Ritz assumait à sa place cette tâche. En décembre 1921, Henri Collin, déjà très fatigué, mourut d'une pneumonie au retour de Paris. Charles Ritz lui succéda naturellement à la tête du quotidien de la rue des Clercs. Comme l'exigeait l'article 11 des

7 LAMBERT (E.), *De la prison à la caserne. Journal d'un incarcéré à Ehrenbreitstein*, Metz, 1934. Florence Daniel Wieser, *Otages dans la Grande Guerre. Destins de prisonniers et civils*, Éditions de l'Est, Nancy, 2005, 187 p. et François Roth, *Les Internés d'Ehrenbreitstein* in Mémoires de l'Académie nationale de Metz, 2008.

Un journaliste messin du début du vingtième siècle

statuts, le conseil de surveillance annonça à M^{gr} Pelt le projet « à l'unanimité de nommer l'abbé Ritz directeur politique ». L'évêque donna son accord deux jours plus tard, le 22 janvier. Sur la manchette du journal, Charles Ritz maintint longtemps encore la mention suivante : « le chanoine Collin fondateur et directeur », comme pour bien marquer son étroite filiation avec celui qui l'avait formé.

Comment Charles Ritz exerçait-il son métier de directeur ? Il arrivait vers 9 heures du soir à la rédaction, achevait son papier et veillait au bouclage du journal. Il se partageait les éditoriaux avec Nicolas Houpert, rédacteur en chef jusqu'à la mort de ce dernier qui fut emporté, le 29 septembre 1929 d'une pneumonie après huit jours de maladie. Au printemps 1929, un repas mémorable avait réuni chez Moitrier amis et collaborateurs pour fêter le 40^e anniversaire de son entrée au *Lorrain*. Charles Ritz écrivait un ou deux articles par semaine où il donnait le ton en politique intérieure et extérieure ; dans les années 1920, ce fut le soutien sans faille à Raymond Poincaré. Après la mort de Nicolas Houpert, Paul Durand, qui était entré au journal au lendemain de la guerre, devint le bras droit de l'abbé Ritz ; tous deux ont collaboré étroitement pendant dix ans jusqu'à la mort de l'abbé. Les autres collaborateurs étaient : André Bellard, qui signait Rudemont, Jean Réviré, Marcel Grosdidier de Matons et le jeune René Jager. Urbain Falaize, qui écrivait sous le pseudonyme de Verax, était le correspondant parisien et envoyait des éditoriaux très appréciés sur les débats parlementaires et les couloirs de la chambre. Il était sans pitié pour les combines, les petites lâchetés, les marécages du milieu parlementaire. À la fin des années 30 apparurent de nouveaux collaborateurs Eugène Rehlinger responsable des correspondants locaux, Gabriel Bichet qui signait Dominique Romée. Le journal et l'Imprimerie Lorraine dirigée par Kieffer, étaient une petite entreprise qui employait près de cent personnes.

Ritz était à la tête d'un journal de 6 à 8 pages qui s'étoffait jusqu'à 12 pages le dimanche ; le lundi, concurrence oblige, les sports tenaient une grande place. Son conseil d'administration fut d'abord présidé par Louis Choppé, directeur de la Banque de Metz puis par le négociant Albert Charpentier-Moitrier, décédé en 1931. Après la mort de Collin, la gérance passa successivement à Nicolas Houpert puis, après le décès de Houpert, à Ritz lui-même. Charles Ritz avait hérité des actions de Collin et sa parente Mademoiselle Eugénie Carl : 32 000/375 000 puis 62 500/1 125 000. Le capital fut augmenté à deux reprises : en 1921 il passa de 187 500 à 375 000 francs, puis à 1 100 000 francs le 1^{er} janvier 1930, soit 2 500 parts de 500 francs. Le nombre des actionnaires s'élargit alors de 90 à 205. La plupart des actionnaires étaient de petits actionnaires qui avaient acquis quelques parts. C'était le cas des 82 prêtres (principalement de la région francophone) actionnaires dont le total cumulé atteignait seulement 20 % du capital. L'abbé Ritz lui-même ne possédait que 125 parts. Parmi les nouveaux actionnaires signalons Robert Schuman qui avait acquis 10 parts et Gabriel Hocquard, futur maire de Metz. Les membres de la famille de Wendel renforcèrent, à cette occasion, encore leurs positions ; les 5 actionnaires de la famille – Charles et Guy, François Humbert et Maurice – passaient de 71 550 (19 %) à 357 000 francs, soit 32 % du capital. Intervenait-ils d'une manière ou d'une autre dans la rédaction et

Un journaliste messin du début du vingtième siècle

l'orientation du journal ? Ses adversaires du *Républicain Lorrain* et les journaux du parti communiste ne cessaient de rappeler que *Le Lorrain* était le quotidien local des Wendel. Il ne subsiste aucune trace écrite de leurs interventions.

On est très mal informé sur le fonctionnement financier de l'entreprise ; le journal tirait à 12 000 exemplaires et avait environ 10 000 abonnés et l'imprimerie avait aussi une charge de travail. *Le Lorrain* a-t-il bénéficié de fonds publics à la fin des années 20 et au début des années 30 ? C'est possible. Une correspondance fragmentaire de Ritz avec Tardif des services d'Alsace-Lorraine semble ouvrir une piste dans cette direction. En 1936, à la suite de l'augmentation des salaires et des charges sociales, le journal dut faire face à des difficultés financières car, avec l'Imprimerie lorraine, il employait une centaine de salariés ; il eut du mal à assurer les échéances d'emprunts qui avaient été contractés en 1930 pour renouveler le matériel de l'imprimerie.

La personnalité de Ritz

Ritz était un homme de haute taille et de forte carrure. On l'appelait « le grand abbé ». Il habitait rue du Haut Poirier devenue rue du chanoine Collin. Son intérieur était tenu par sa gouvernante, l'Yvonne, originaire de Marieulles et une fine cuisinière. Il était l'ami du docteur de Wesphalen, l'ethnologue et folkloriste. C'était un bon vivant qui aimait rire et recevoir à sa table. Il était affectueux et manifestait de l'intérêt pour ses collaborateurs et le personnel de l'imprimerie. Le rude paysan de la Seille avait un tempérament enjoué et pétillant et reculait rarement devant des gauloiseries. Il était en relation avec tout ce qui comptait à Metz et dans le département. Son bureau du *Lorrain* était aussi important que celui du maire de Metz de l'époque car y défilaient les conseillers généraux, les adjoints au maire de Metz, les officiers. Durant son temps de garnison à Metz, le colonel de Lattre de Tassigny passait régulièrement à la rédaction. Ritz était un admirateur de Maurice Barrès. Lors du décès de l'écrivain, il lui consacra plusieurs grands articles. Dans l'un d'eux, il rappelait une conversation entendue avant la guerre dans l'intimité de la rédaction du *Lorrain* avec « son grand ami le chanoine Collin » auquel il conseillait : « Restez ce que vous êtes, nous vous retrouverons tels que nous vous avons laissés... » C'était aussi un excellent connaisseur de l'Europe centrale qu'il parcourait chaque été.

Sa conception du journalisme était très rigoureuse : « Avancer, progresser, toujours mieux informer et renseigner, ne laisser en dehors de son activité aucune question, aucun mouvement depuis la haute politique jusqu'aux sports les plus modernes. »

Le Lorrain était-il un journal catholique ? Incontestablement, il l'était par le ton et le contenu de ses articles, par la place occupée dans le journal par la vie de l'Église, par le récit détaillé des cérémonies religieuses, par les références au quotidien national *La Croix*. C'était l'organe de l'évêché de Metz ; M^{gr} Pelt put tou-

Un journaliste messin du début du vingtième siècle

jours compter sur son *Lorrain* et, à sa mort, Ritz lui rendait ce bel hommage : « En des temps difficiles, M^{sr} Pelt fut un conciliateur, non pas un diplomate jouant avec ses adversaires et avec les difficultés, mais un homme droit et de haute conscience qui n'agissait que selon les exigences de sa charge et de sa mission. »

À la suite de l'offensive laïque du Cartel des Gauches, *Le Lorrain* se fit le défenseur intransigeant du concordat et de l'école publique confessionnelle. On ne compte pas ni les articles de dénonciation du Cartel ni les polémiques avec ses partisans messins comme l'avocat corse et radical-socialiste Nicolai ou encore ses nombreuses polémiques avec le syndicat « national » des instituteurs. Par exemple, en 1933, à la suite de la publication d'une circulaire de Guy La Chambre sur la dispense de l'enseignement religieux, Ritz, hostile à cette circulaire, relevait à son sujet : elle correspondait à une résolution du dernier congrès du Syndicat national des instituteurs ; elle accompagnait la suppression de plusieurs classes enfantines dirigées par des religieuses ; elle avait enfin été d'abord communiquée à la Ligue des Droits de l'Homme. Au cours des années 1930, Paul Durand⁸ sembla prendre quelque distance avec l'étiquette catholique et expliquait : « Non, nous ne sommes pas un journal catholique... Notre journal est une tribune à laquelle montent des chrétiens engagés dans leur vie, pour dire ce qu'ils pensent des événements. » Cela dit, quand, en septembre 1936, Victor Demange lança *Le Républicain Lorrain*, Charles Ritz se garda bien de signaler à ses lecteurs la naissance de ce rival ; il tenta de parer à la menace en lançant le 13 septembre 1936, avec une campagne d'abonnement, cet appel « aux Français de Lorraine », pour qu'ils apportent leur soutien à un journal « aux principes nationaux et religieux clairement affirmés... catholique et français... avec une ligne de conduite qui n'a jamais varié depuis 1918, l'organe de la tradition lorraine, le journal aux principes nationaux et religieux nettement affirmés. » Il ajoutait une phrase contre les « politiciens démagogues qui abusent de la bonne foi des travailleurs » ; c'était une claire allusion aux positions de Victor Demange.

Ritz et la politique mosellane

Charles Ritz joua un rôle majeur dans la politique mosellane de l'entre-deux-guerres ; il soutint sans défaillance l'Union Républicaine lorraine (URL), le parti départemental fondé en 1919 et combattit toujours la moindre concession aux autonomistes, veilla au respect par la France des acquis religieux, scolaires et sociaux de l'annexion. Il entretenait des liens d'amitié avec les principaux élus, députés, sénateurs, maires et adjoints de la ville Metz comme Paul Vautrin et Gabriel Hocquard.

En 1922, lors d'une élection partielle, Charles Ritz entra au conseil général de la Moselle où il fut élu sans concurrent conseiller général de Verny ; il fut ensuite, deux fois, aisément réélu, toujours sans concurrent.

8 DURAND (P.), *op. cit.*, p. 44.

Un journaliste messin du début du vingtième siècle

Canton de Verny

	Inscrits	Votants	Charles Ritz
1922	2753	1702	1610 élu
1928	2913	2058	1923 réélu
1934	3027	2334	2075 réélu

Au Conseil général, Ritz côtoyait un autre prêtre, l'abbé Weber, élu du canton de Volmunster. Le directeur du *Lorrain* occupa vite une place importante ; il entra à la commission départementale ; il fut élu vice-président ; il rapporta de nombreux dossiers et intervenait avec autorité dans les débats.

L'orientation nationale

Charles Ritz défendit toujours sans concession et avec fermeté une ligne nationale. Il était favorable à la départementalisation à la suppression du commissariat général qui permettait à Metz et aux Mosellans de s'éloigner de Strasbourg. « On peut dire qu'au point de vue des partages des biens et faveurs, nous sommes ici comme avant la guerre, c'est-à-dire qu'il y a beaucoup pour l'Alsace et peu pour la Lorraine. Strasbourg absorbe tout et distribue peu. Metz, sous bien des rapports, reste la parente pauvre. », écrivait-il le 7 octobre 1919. Au cours des années 1925-1932, il combattit sans relâche l'autonomisme, ironisant sur les « Zukunkistes », c'est-à-dire les lecteurs du *Zukunft* (Le Futur) et se moquant des partisans du *Heimabund*. Comme Robert Schuman, il était favorable à la régionalisation mais refusait le fédéralisme.

Au niveau des partis politiques, Ritz soutint toujours l'URL et était défavorable à son intégration dans les partis français ; ses sympathies allaient à Louis Marin, le président de la Fédération Républicaine. Le 22 décembre 1930, un banquet réunit à Nancy plus de 600 convives pour fêter les 25 ans de vie politique de Louis Marin. Charles Ritz écrivit un bel article qu'il intitula : « Un de chez nous ». Après avoir fait sienne la phrase de Louis Marin : « Nous mettons la patrie au-dessus des contingences électorales », il rendit hommage au « fidèle ami des Lorrains annexés » auquel il adressa « les modestes et cordiales félicitations d'un journal où il n'a jamais compté que des amis fidèles. » Charles Ritz était sans sectarisme et il avait conservé des amis allemands parmi lesquels on doit citer Hermann Wendel⁹, le fils d'un postier allemand né à Metz et qui fut député social-démocrate au Reichstag. Après l'arrivée au pouvoir des nazis, Wendel s'exila en

9 WENDEL (H.), *Jugenderinnerungen eines Metzers*, Strasbourg, 1934 et Paul Durand, *op. cit.*, p. 65-66. Durand l'appelait amicalement « un Messin d'outre-Rhin ».

France et revint à plusieurs reprises à Metz où l'abbé le reçut chez lui et lui offrit un repas lorrain mémorable dont Wendel parle dans ses mémoires.

L'hostilité résolue au Front Populaire

Le Lorrain, qui avait toujours combattu les syndicats, les partis de gauche et le parti communiste, se plaça dans une opposition sans concession au gouvernement et à la majorité parlementaire du Front Populaire. Au cours de l'été 1936, il multiplia les articles hostiles et les coups de coups de griffe ; il ironisa sur le défilé rue des Clercs des partisans du Front populaire, le 14 juillet 1936. Lors de la guerre d'Espagne, il publia des articles favorables aux insurgés, les généraux Mola et Franco. Il défendait les « nationaux » et fonda le Front lorrain : « Derrière la ligne Maginot le Front lorrain de nos énergies morales, de nos courages, de notre fierté. » *Le Lorrain* qui avait manifesté sa sympathie pour les Croix de Feu, protesta contre la dissolution des Ligues ; il salua la naissance du PSF et son collaborateur Paul Durand¹⁰ prit la parole dans plusieurs réunions PSF. Long compte-rendu du meeting du colonel de la Rocque dans le pré Devazelle 3 septembre 1936. En octobre 1936, le secrétaire général du parti communiste Maurice Thorez fit une tournée en Alsace et en Lorraine et avait prévu le 10 octobre de tenir un meeting au palais de Cristal. Le Front lorrain, dont Ritz était l'un des fondateurs et des animateurs, sabota le meeting en organisant une panne d'électricité et des manifestations dans les rues puis attaqua la vitrine du nouveau quotidien *Le Républicain Lorrain*. Cette hostilité viscérale au bolchevisme l'a conduit à des excès de langage, mais pas au point de lui faire préférer Hitler au Front Populaire. L'ouvrage récent de Pierre Schill attribue à tort au chanoine Ritz la paternité de la scandaleuse formule : « Plutôt Hitler que le Front populaire ».

Au conseil général, Ritz répliqua vivement aux représentants de la gauche. La session d'automne 1936 fut plus animée que de coutume car les deux représentants de la gauche, le docteur Léon Burger et l'instituteur SFIO Alexandre Hoffman, voulurent présenter une adresse de félicitations au gouvernement « pour les grandes réformes sociales accomplies en si peu de temps dans l'intérêt du peuple travailleur ». Toutefois cinq signatures étaient nécessaires pour le renvoi en commission pour discussion, signatures que la gauche n'était pas en mesure de réunir. Deux jours plus tard, le 19 novembre 1936, la confrontation se poursuivit à propos d'une motion dont l'abbé Ritz fut le rapporteur d'une motion et qui critiquait la prolongation de la scolarité jusqu'à 15 ans dans les départements recouverts ; il présenta le décret du mois d'octobre « comme une brimade à l'égard des parents ». Le problème clé était moins la prolongation de la scolarité que la crainte de l'introduction d'une disposition laïque par le biais de ce décret. Pour ne pas assister à cette discussion, le préfet quitta la salle

10 DURAND (P.), *op. cit.*, p. 41 et P. Schill, *op. cit.*, p. 71.

des délibérations. L'instituteur Hoffmann se fit le défenseur de la laïcité. Le lendemain 20 novembre 1936, Ritz eut un échange un peu vif avec Alexandre Hoffmann, lequel avait, à mots couverts, critiqué les « trublions qui s'étaient attaqués à une entreprise ». Celui-ci faisait allusion aux échauffourées survenues le 10 octobre au soir rue Serpenoise devant le siège du *Républicain Lorrain*. Le débat rebondit encore à propos d'une syndicalisation du personnel départemental et aussi de celui de l'hôpital psychiatrique de Sarreguemines. Ce droit avait été contesté; Ritz répliqua au docteur Léon Burger: « Ce droit n'a jamais été contesté; mais cela ne nous regarde pas! » Ces échanges un peu vifs n'entravèrent pas le fonctionnement du conseil général qui, en 1937, vit arriver quatre élus de gauche supplémentaires, trois communistes et un indépendant de gauche, le député Émile Béron. Dans ce contexte, Robert Sérot succéda à Guy de Wendel à la tête de l'assemblée départementale et l'abbé Ritz fut élu en novembre 1937 vice-président, aux côtés du maire de Metz, Paul Vautrin.

Les craintes devant la puissance grandissante de l'Allemagne nazie

Le Lorrain, qui rappelait fréquemment dans ses colonnes ses combats de la période de l'annexion, était toujours vigilant à l'égard de l'Allemagne à laquelle il consacrait de nombreux articles. Dans un éditorial du 12 décembre 1920, on pouvait lire: « Notre journal: il a particulièrement à cœur de suivre de très près l'évolution allemande convaincu que le rôle et le passé de journal de la frontière, lui impose de signaler à l'attention de ses contemporains et du gouvernement de la république, les tentatives et les échappatoires de l'Allemagne face aux obligations du traité de Versailles. » Tous ses articles étaient émaillés de références classiques à Frédéric II, Bismarck, Guillaume II, au Kulturkampf, à la Prusse, aux atrocités commises en Belgique et en Lorraine par l'armée allemande durant la Première Guerre mondiale. Une attention spéciale était accordée à la Sarre voisine avec une mention particulière pour Franz von Papen, le châtelain de Vaudrevange, qui fut chancelier et favorisa l'arrivée au pouvoir d'Adolph Hitler. Tout un article serait nécessaire pour évoquer cette question.

Le Lorrain se devait d'être particulièrement attentif à la montée du national-socialisme et à l'installation du régime nazi; plusieurs mémoires ont été consacrés par des étudiants à ce sujet essentiel. Charles Ritz s'intéressait à l'Autriche où il se rendait chaque année; il lisait la presse allemande et observa avec une inquiétude croissante la montée du nazisme et bientôt le danger d'une nouvelle guerre que le Führer faisait courir à l'Europe. Au fil de l'actualité quotidienne, il arrive que le jugement du journaliste soit incertain ou même s'égare. Suivons les commentaires de l'abbé: « M. Adolf Hitler, ressortissant autrichien mais chef incontesté du mouvement national-socialiste qu'il a créé », 11 octobre 1931. Son analyse du nazisme manque de perspicacité: « Et que sera la révolution hitlérienne, sinon une révolution bolchevique nationale? » 25 avril 1932. Au lendemain de la réélection du maréchal Hindenburg, Ritz faisait ce commen-

taire lucide : « En dépit du résultat final et malgré une abstention plus marquée, nous dirons qu'Hitler est le vainqueur de ce deuxième tour de scrutin » 11 avril 1932. Le 30 janvier 1933, le journal ne pensait pas que « le chef raciste » va accepter de diriger le gouvernement dont les portefeuilles les plus importants lui échapperaient. » Ce fut l'inverse qui, malheureusement, se produisit ! À la fin de l'année 1933, Ritz n'a plus aucune illusion : « Il se peut très bien que M. Hitler soit sincère et nous invite à fumer le calumet de la paix... Hitler est allemand et nous savons, nous qui avons vécu et étudié en Allemagne, que les Allemands ont des sincérités étonnantes qui nous renversent. Ils sont sincères, réellement sincères, jusqu'au jour où ils ne le sont plus » 1^{er} décembre 1933. On ne compte plus les nombreux articles sur le culte du chef, l'antisémitisme, le militarisme et le versant ancien combattant du nazisme. Il multiplie les coups de griffes contre Goebbels, le génie de la propagande, Goering « l'aryen volant » ; il dénonce les crimes du régime : la nuit des longs couteaux et l'assassinat du chancelier Dollfuss. À la suite du plébiscite du 13 janvier 1935 en Sarre, qui fut vraiment le premier succès en politique internationale du régime hitlérien, *Le Lorrain* publia sous le pseudonyme de *Testis* une série de 17 articles intitulés : « Mes impressions sur la Nouvelle Allemagne ». Désormais, c'était les succès du Reich qu'il fallait commenter et dont il fallait s'alarmer : « Si le Reich hitlérien passe en Autriche et s'y installe, la Tchécoslovaquie avec ses trois millions d'Allemands sera fatalement emportée par l'expansion germanique. » 7 mars 1936. Cette grande fermeté à l'égard d'Hitler et du nazisme se doublait d'un refus aussi lucide de cette autre dictature qui menaçait les Européens : « Ni Moscou ni Berlin » 12 juillet 1936. Il reprenait souvent ce thème, comme le montre l'article du 9 octobre 1936 intitulé : « Ni Hitler ni Moscou. »¹¹

Au début de l'année 1938, Hitler résolut à son avantage le « problème » autrichien. Charles Ritz mit ses lecteurs en garde : « Hitler vient de gagner Sadowa. Puisse-t-il n'être point suivi d'une autre victoire qui s'appellerait Sedan ! » 17 février 1938. Lors de la crise de Munich qui s'acheva par la destruction de la Tchécoslovaquie, Ritz déjà malade souffrit beaucoup. Dans ses souvenirs, Paul Durand raconte qu'il lui fit refaire son éditorial et lui fit vivre « un pénible drame de conscience ». Le combattant infatigable qu'était le « grand abbé », était atteint d'une maladie grave, probablement un cancer du colon ; il subit une première opération à Metz (?); le mal progressant, il consulta à Paris ; une seconde opération fut jugée nécessaire au cours de laquelle il mourut le 22 février 1939 à l'âge de 59 ans dans une clinique parisienne. La veille de l'opération fatale, il avait encore écrit des articles dans sa chambre ; le journal¹² tint à publier ces articles après sa mort de son directeur. Ses obsèques célébrées

11 Sur ce sujet essentiel Laurence Andries, *L'image d'Hitler dans la presse mosellane de 1938 à 1939*, maîtrise Metz, 1989 et Jean-Jacques Hocquel, *Le nazisme dans le Lorrain, 1930-1935*, mémoire maîtrise Nancy 2, 1990. Jean-Daniel Durand, *La perception de la menace allemande. L'opinion mosellane face à la politique allemande, 1933-1939* et *Les catholiques en Moselle, 1924-1926*, mémoire et thèse université de Metz.

12 *Le Lorrain*, 24-26 février 1939.

Un journaliste messin du début du vingtième siècle

à la Cathédrale furent un grand moment d'hommage et d'émotion. Le préfet, le général Giraud gouverneur militaire, le maire Gabriel Hocquard étaient en tête d'une foule immense. Ce fut la dernière grande manifestation messine avant la Seconde Guerre mondiale. L'éditorialiste « Crayon rouge »¹³ publia un article intitulé : « Adieu, Monsieur l'abbé ». Il rappelait « une plume alerte, juste, vive parfois » et saluait un « grand Français, le symbole de la résistance française devant l'oppression... un lutteur devant lequel on doit s'incliner... » On pouvait ne pas partager ses idées qu'il défendait avec fougue et chaleur mais on devait respecter ses convictions. » M^{gr} Jean-François Erman, dont le défunt était proche et qui veillait sur *Le Lorrain* depuis son passage trente ans plus tôt au secrétariat de M^{gr} Fleck, résumait ainsi toute la carrière du prêtre journaliste : « servir la France et la Lorraine, servir dans notre région frontière les intérêts supérieurs de la France, réaliser l'union de la grande et de la petite patrie. » Il résumait tout son idéal par ces simples deux mots : « Dieu et Patrie », 22 janvier 1939.

À l'ouverture de la session de printemps du Conseil général, le président Robert Sérot traça un portrait chaleureux de son collègue, « le grand, le bon abbé Ritz... Le chanoine Ritz habitait Metz. Qui ne l'a rencontré ou aperçu, sans cesse salué, arrêté, entouré, quittant un groupe pour voir s'en reformer un autre autour de lui quelques pas plus loin, tout le long du chemin qui séparait *le Lorrain* de ses orphelines », Robert Sérot, 25 janvier 1939.

Un héritage mémoriel limité

Au moment où Ritz disparaissait, la situation internationale s'aggravait ; on sentait la guerre proche. Elle éclata le 1^{er} septembre 1939 ; Ritz avait senti monter l'orage ; il lui fut épargné d'avoir à y faire face.

À la tête du *Lorrain*, l'abbé Ritz n'eut jamais de vrai successeur. Six mois après sa disparition, le 18 août 1939, l'abbé Lucien Hennequin fut présenté par René Jager aux lecteurs. Après des études à Metz, Saint Sulpice et Rome, il avait enseigné l'Écriture Sainte et l'archéologie au grand Séminaire. Avec cette formation, était-il qualifié pour assurer la succession de Ritz ? Il prit ses fonctions le 2 septembre 1939 dans des circonstances dramatiques. Au bout de quelques mois car, le 18 mai 1940, il fut terrassé par une crise cardiaque. Le dernier numéro du *Lorrain* parut à Metz le 14 juin 1940.

À Riom, Paul Durand put faire reparaître un journal lorrain et mosellan destiné aux exilés. De retour à Metz après la difficile Libération de novembre 1944, il fut en mesure de faire paraître *la Lorraine libérée* dès le 23 novembre 1944, *Le Lorrain* à partir du 12 décembre. Après la Seconde Guerre mon-

13 *L'Illustré messin*, 29 février 1939, deux articles page 1.

diale, le climat général fut vite défavorable au *Lorrain*¹⁴ car le *Républicain Lorrain* de Victor Demange avait rapidement pris un avantage décisif. L'abbé Jules Anneser n'avait pas les qualités nécessaires pour diriger un journal. Puis la dégradation rapide de sa situation financière imposa le rachat par *L'Est Républicain* de Nancy, le 12 octobre 1949; cette solution fut facilitée par la présence à la tête du quotidien nancéien du Mosellan Léon Chadé. Dans le premier numéro de la nouvelle formule, Léon Chadé rendait un hommage vibrant à Collin et à Ritz: « Nous puiserons nos certitudes dans l'héritage de nos aînés. C'est pourquoi nous avons voulu associer à cette entreprise les deux grandes figures d'Henri Dominique Collin et de Charles Ritz. C'est sur les lettres gothiques du titre dont ils avaient fait le nom que se sont ouverts mes yeux d'enfant aux signes de l'alphabet. J'apporte mon concours à la survivance de leur œuvre ». Le titre *Le Lorrain* fut maintenu jusqu'en 1969 comme manchette messine de *L'Est Républicain*.

Dans l'introduction de sa thèse *La carrière politique de Maurice Barres*, thèse Montréal 1943, Jean Houpert, l'historien des Lorrains installés au Canada et aux États-Unis rappelle: « Le chanoine Ritz, directeur du *Lorrain*, esprit lucide et clairvoyant, qui connaissait admirablement l'Europe centrale et ses problèmes, m'a encouragé ». À l'occasion du Rassemblement de la résistance, une journée présidée par le général de Lattre de Tassigny qui, comme Charles de Gaulle, avait été colonel à Metz et avait fréquenté la rédaction du *Lorrain*, le maire Gabriel Hocquard entraîna de Lattre à l'orphelinat de la Providence « pour évoquer le souvenir du chanoine Ritz dont il était l'un des amis. »

Au début des années 1950, Paul Durand projeta de rédiger une biographie du « courageux combattant qu'avait été l'abbé Ritz »; il renonça vite car les temps avaient évolué et l'abbé était oublié; il en tira un petit livre « Le visage des nôtres » pour lequel, par une lettre du 1^{er} avril 1953, il demanda une préface à Robert Schuman. Cette demande sembla ne pas avoir été honorée. Paul Durand acheva sa vie active au service de la cité: en 1953, il entra dans la municipalité de Raymond Mondon dont il fut l'adjoint pendant plusieurs mandats; dans cette fonction, il contribua à la création de l'Université de Metz.

Conclusion

À la lecture des dizaines d'articles et d'éditoriaux de Charles Ritz, on doit lui reconnaître de la lucidité; toutefois, dans l'appréciation du quotidien, quelques erreurs inévitables de jugement et d'appréciation venaient se glisser dans ses textes, surtout quand il se risquait à faire des prévisions. Le journaliste

14 *Le Lorrain*, 12 août 1945.

Un journaliste messin du début du vingtième siècle

était direct et aimait les polémiques et la bagarre. Il ne ménageait guère ses adversaires, au point d'être souvent injuste à leur égard. Il avait ses réseaux à Paris et était remarquablement informé de ce qui se passait en Allemagne et en Europe Centrale. Sa connaissance de l'Allemagne dont il parlait la langue, était meilleure que celle d'Henri Collin ; il portait aussi une attention plus soutenue aux questions internationales et, en particulier, à tout ce qui passait dans l'Europe centrale ; il faut rappeler qu'après 1918, la désagrégation, sans doute inévitable, de l'Empire austro-hongrois et la formation d'états successeurs faibles, fut un facteur permanent d'instabilité et d'inquiétude.

Charles Ritz fut un journaliste catholique dans la tradition française de Louis Veuillot, attaché par toutes les fibres de son être à l'église romaine. Il était « catholique et français ». À ce titre, il a été l'un des « grands électeurs » les plus influents de l'Union Républicaine Lorraine, le parti mosellan départemental de l'entre-deux-guerres. Dans son bureau du *Lorrain*, se discutaient et se décidaient bien des choses. Son patriotisme, viscéral et sans concession de paysan de la Seille, plongeait ses racines dans la résistance politique et culturelle à l'annexion allemande et dans la méditation des œuvres de Maurice Barrès. Pendant une génération, de 1910 à la Seconde Guerre mondiale, il a exprimé dans *Le Lorrain* les aspirations, les attentes et la sensibilité des catholiques mosellans de langue française.